

LUCIEN DAUDET

DANS L'OMBRE DE
L'IMPÉRATRICE
EUGÉNIE

5^e édition

nrf

GALLIMARD



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE A QUATRE-VINGTS ANS.

(Cliché *Illustration* découpé et retouché par M. Lucien Daudet.)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1935.

*Les choses singulières me réjouissent
toujours.*

Marquise de Sévigné.

*Ce sont les naufrages de la mer
qui forment les marins.*

*(Saint Jean Chrysostome. Parole que
l'Impératrice répétait volontiers).*

A EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE

L. D.

AVANT-PROPOS

Parmi les accusations portées contre l'Impératrice Eugénie depuis le 4 septembre 1870 jusqu'à sa mort (1920), la plus tenace est celle que je lisais récemment encore sous la plume d'un grand écrivain :

...« Le mot de l'Impératrice : C'est ma guerre... »

Or, jamais l'Impératrice n'a prononcé ces paroles. J'en peux fournir la preuve aujourd'hui, en manière de préface à ce livre.

C'est en 1874, dans le journal La Volonté Nationale, que ce mensonge, destiné à la célébrité, fut mis pour la première fois en circulation, au cours d'un interview demandé à M. Le Sourd, premier secrétaire de l'Ambassade de France à Berlin et protégé de M. Thiers. Dans cet interview, M. Le Sourd, parlant de la dernière occasion qu'il avait eue de voir l'Impératrice en juillet 1870, aurait affirmé que la Souveraine lui avait dit au sujet de la guerre déjà commencée : « C'est ma guerre... »

Quatre jours plus tard, M. Le Sourd écrivit la lettre suivante au Comte Benedetti, qui avait eu à Ems, avec le roi Guillaume de Prusse, l'entretien d'où la guerre était sortie :

« Paris, 9 avril 1874.

« Cher Monsieur Benedetti,

« Rentré hier soir à Paris après une courte absence, je lis dans Le Français du 5 avril un article extrait de

« La Volonté Nationale *et rapportant l'entretien que j'ai*
« *eu à Saint-Cloud avec l'Impératrice, à mon retour de*
« *Berlin, le samedi 23 juillet 1870.*

« *Ce récit est absolument inexact.*

« *L'Impératrice n'a pas tenu en ma présence le lan-*
« *gage ni le propos final qu'on lui prête. Il me semble-*
« *rait inutile et même fâcheux de recourir à un démenti*
« *par la voie de la presse¹, mais je souhaiterais qu'à l'oc-*
« *casion l'Impératrice sût que je désavoue entièrement le*
« *récit de fantaisie qu'on s'est plu à m'attribuer.*

« *Aidez-moi, si vous le pouvez, à réaliser ce désir, et*
« *agréez l'expression de mon sincère et bien respectueux*
« *attachement.*

« GEORGE LE SOURD. »

*
**

L'Impératrice ayant su par M. Rouher que M. Le Sourd avait besoin de sa place pour vivre et certaine par ailleurs que M. Thiers l'aurait immédiatement révoqué si cette lettre était publiée, n'en fit jamais état et la garda pendant un demi-siècle dans ses archives; elle y faisait quelquefois allusion. Sur le moment, elle avait préféré laisser s'accréditer une légende odieuse plutôt que de nuire à quelqu'un. Plus tard, tout lui était indifférent, — elle le croyait, du moins.

Ce document fait partie actuellement des archives de M. le duc d'Albe qui a bien voulu m'en donner la copie, certifiée conforme à l'original.

1. Inutile et fâcheux pour M. Le Sourd, naturellement...

L'hiver de ma classe de rhétorique, passant un jeudi rue Cambon, j'avais reconnu, un peu avant le restaurant Voisin, le profil célèbre de l'Impératrice, sous la capote de crêpe dont le voile était retenu à la taille. Elle regardait une vitrine de magasin, montrait à un vieux monsieur un objet et disait d'une voix ténue : « C'est très joli. » Je m'étais arrêté un instant et j'avais fait un salut dont on m'avait remercié par un sourire.

Je m'aperçois que jamais je n'ai parlé de cela à l'Impératrice. J'espère que plus tard on pourra se raconter tout ce qu'on a oublié de se dire ici-bas.

Quelques mois après, lors du premier séjour que je fis à l'hôtel du Cap Martin, avec ma mère et ma sœur, une lettre de la marquise de Casa-Fuerte, née Balsorano, me servait d'introductrice à la villa Cynos. M^{me} de Malakoff, fille du maréchal Pélissier, filleule du Prince impérial et très aimée de l'Impératrice, avait demandé à X... quel costume devait porter un tout jeune homme présenté pour la première fois à l'Impératrice. Implacable, X... avait répondu sans tenir compte de mon âge : « Redingote et haut de forme, » ce qui m'avait consterné. Les Anglais qui ne s'étonnent apparemment de rien, semblaient cependant un peu surpris dans le hall de l'hôtel en me voyant partir sur la route poussiéreuse (Cynos était à cinq minutes de là). Une grande timidité s'empara de moi après avoir franchi la *gate* de bois et expliqué au gardien que j'étais attendu. Je profitai d'un tournant d'allée où cet homme ne pouvait plus me voir pour m'arrêter et regarder autour de moi, et, avec l'imagination romanesque de la jeunesse, j'admirai une bordure de violettes en fleurs, voyant là un symbole impérial. (L'Impératrice était bien incapable de ces

mises en scène). Enfin, j'arrivai devant une porte grillée et vitrée, je sonnai; un maître d'hôtel vint m'ouvrir, me fit attendre un moment dans le vestibule où je vis de grandes marines sur le mur, de larges chaises dorées couvertes de pékin vert, une table ronde au tapis rouge, une grande glace où je me regardai à contre-jour (je ne pouvais alors voir une glace sans m'y regarder), puis l'homme revint et m'introduisit dans un petit salon, à droite, où je me trouvai en présence d'une aimable personne aux yeux vifs et noirs, un peu globuleux, aux cheveux poudrés, au langage fleuri : M^{lle} X..., la dame d'honneur de l'Impératrice. Elle me parla avec volubilité de la beauté du Midi, de son climat, de la mer et de la montagne puis, au bout de cinq minutes, elle se leva et me dit : « Sa Majesté va vous recevoir. » Nous fîmes quelques pas dans la pénombre, mon introductrice ouvrit une porte et se retira.

J'étais dans le cabinet de travail de l'Impératrice.

Elle était assise derrière une table couverte d'objets de bureau, de petits cadres, de brochures et de papiers; je fis mon premier salut, m'avançai en la regardant, fis mon second salut, elle me tendit sa main que je baisai, et je restai une seconde éperdu, la regardant toujours. Elle me dit alors : « Vous ne vous asseyez pas ? » J'étais bouleversé : c'était elle, elle à qui j'avais si souvent pensé depuis mon enfance, dont je suivais passionnément la vie dans de vieux volumes de *l'Illustration*, dont j'avais si souvent parlé, demandant aux uns et aux autres des détails sur son existence actuelle, son aspect actuel, elle, assise là, entre ces baies en rotonde où le ciel, la montagne et des palmiers jouaient avec la lumière. Je ne pouvais la quitter des yeux, je me sentais impoli, je la fixais, j'étais médusé, magnétisé par un étonnant regard clair pailleté de noir qui reflétait le ciel, la montagne, les palmiers et la lumière, un regard souligné de noir (un trait de crayon à l'angle externe de la paupière inférieure). J'essayais de sourire, j'avais envie de pleurer, pendant qu'avec une grande bonté elle me demandait des nouvelles de ma mère, m'apprenait

qu'autrefois elle avait récité à Saint-Cloud des vers de mon père (1857! son premier livre, *Les Amoureuses...* il avait dix-sept ans) et me parlait de sa nièce Casa Fuerte et de son fils Illan qui était mon ami. Je m'efforçais de ne plus fixer ses yeux, et tout en répondant de mon mieux, je regardais son visage surprenant, la longue et légère ligne noire de ses hauts sourcils, son front droit, carré, à demi couvert par des frisures blanches et plates qui rejoignaient les cheveux blancs coiffés serrés, son nez à l'arête trop mince, à la ligne idéale, sa bouche aux lèvres bien ourlées — une bouche assez grande mais si bien arquée qu'elle semblait petite, — ses rides profondes entre les narines et les lèvres, ses joues assez fortes au galbe maintenu ferme; le visage ridé, au teint abîmé, ne comportait ni rouge, ni rose, ni blanc, ni poudre, ni aucun autre artifice que la ligne noire des sourcils et le soulignement des yeux qui semblaient être une signature et une marque de fabrique sur cette pâleur d'albâtre¹. La tête petite et droite sur le cou très long, voilé d'un serre-col de tulle noir baleiné, et montant jusqu'au lobe de l'oreille transparente; les épaules larges; le buste opulent.

Un halo extraordinaire, un prestige souverain, une autorité de Régente et, en même temps, une *présence* profondément humaine : aucun voile entre elle et son interlocuteur, rien de la distraction qui rend toute conversation impossible avec tant de femmes, rien de l'amabilité banale de beaucoup de Souverains. Cette présence, cette attention avaient dû contribuer à entretenir son étonnante mémoire. (Plus tard, je constatai souvent que l'Impératrice pouvait feindre la distraction quand elle désapprouvait des paroles qu'elle ne voulait pas relever).

1. Voir dans le livre d'Augustin Filon la curieuse explication que l'Impératrice donne de ce crayon noir à M^{me} Lebreton qui craignait, en fuyant la France les 5 et 6 septembre 70, que l'Impératrice ne fût reconnue : or, la Souveraine voulait justement, si elle était prise, être reconnue immédiatement.

A présent elle me questionnait sur ce que je comptais faire quand j'aurais passé tous mes examens, me demandait si je préférais la peinture à la littérature, ce que je lisais en ce moment et si j'étais enragé de bicyclette comme l'étaient ses neveux : en m'entendant lui avouer que j'aimais la bicyclette autant que devait l'aimer un coureur cycliste, que je faisais quelquefois 100 kilomètres dans la journée (c'était vrai) et que j'avais amené ma bicyclette au cap Martin, elle se mit à rire très fort en fermant à demi les yeux... Je répondais le plus nettement que je pouvais à toutes ses questions, essayant d'enregistrer le son de cette voix que je n'entendrais peut-être plus jamais, qui allait du soprano le plus aigu au contralto le plus grave, et cet accent où, comme dans un ballet cosmopolite, s'entre-croisaient des appels espagnols, des glissades anglaises et des pointes françaises, et de retenir aussi les expressions vives et changeantes du visage inoubliable, tour à tour sérieuses, tristes, désolées, souriantes, joyeuses, malicieuses et résignées. A un moment j'osai lui dire que j'avais toujours eu un culte pour elle, pour l'Empereur et pour le Prince impérial et que deux mois plus tôt j'avais été présenté au prince Napoléon, à Bruxelles, par un ami de M^{me} la princesse Mathilde. Vit-elle dans mon regard l'adoration, le dévouement sans limite qui venaient de naître en moi pendant cette demi-heure? Quand elle me congédia, elle ajouta : « Vous prendrez le thé avec nous.. allez retrouver M^{me} X... »

Je rejoignis la dame d'honneur : nous traversâmes un salon, descendîmes un perron aux balustres couverts de fleurs, et parcourûmes le haut du jardin dont je pourrais dessiner de mémoire toutes les allées mais qui, si je me reporte à ce premier souvenir, m'apparaît comme un immense parc tantôt éblouissant de soleil et de reflets, à pic sur la mer, hérissé de plantes grasses, borné par des rochers brûlants d'où sortaient des buissons odorants et secs, tantôt comme une oasis ombragée de bambous et de larges feuilles humides, où l'on devinait

des ombelles violettes et bleues, des grappes roses, dans un air frais et parfumé par les freesias et les giroflées, une grande serre sans vitres où les souvenirs historiques fleurissaient en camélias. Je trouvais charmantes les phrases peut-être un peu banales de M^{lle} X... qui avait succédé à M^{me} Lebreton, et du fait qu'elle avait été choisie entre tant de femmes pour accompagner partout l'Impératrice, j'étais disposé à la croire remarquable. J'étais très naïf, je ne savais pas que beaucoup de choses qui semblent voulues relèvent simplement du hasard qui les a transformées peu à peu en habitudes jusqu'au jour où un autre hasard les rend au néant; je ne savais pas non plus que le petit rire réticent de cette aimable demoiselle, ses yeux de rongeur, ses enthousiasmes héroïques ou attendris masquaient une certaine malveillance : elle n'oubliait rien de ce qu'elle n'avait pas compris, soupçonnait tout le monde des pires intentions, était la première à se moquer d'elle-même pour encourager les autres à sourire d'elle et motiver et fixer ainsi solidement ses griefs imaginaires; elle fut cause enfin qu'après son départ tragi-comique six ou sept ans plus tard, l'Impératrice n'eut plus jamais de dame d'honneur attitrée.

Nous rentrâmes au salon, je fus présenté à un vieil Anglais, le docteur Scott, dont le nom alors ne me dit rien, à l'amiral Duperré qui avait souvent dîné là ou là avec mes parents et me parla beaucoup de mon père qu'il rencontrait journellement huit ou dix ans plus tôt chez le doucheur Keller, à une aimable et jolie Anglaise, Mrs. Hippisley, et je reconnus un vieux monsieur que j'avais rencontré déjà chez M^{me} la princesse Mathilde et que, dans la timidité qui m'aveuglait, je confondis avec le prince d'Essling à qui j'avais été présenté aussi rue de Berri, si bien que j'appelai « Prince » le bon M. Schlumberger, l'historien de Byzance; heureusement personne ne m'entendit, et peut-être ne m'en voulut-il pas d'avoir été transporté ainsi pour un instant, par ma sottise, de l'Institut dans le Gotha.

Pendant que M^{me} X... offrait le thé, les toasts et les muffins, et que l'Impératrice buvait un verre de lait en parlant beaucoup, en s'adressant aux uns et aux autres, je la regardais de loin mais je souhaitais de ne pas attirer son regard, car j'étais sûr qu'en lui répondant devant ses hôtes je serais devenu fou de timidité.

Je fus invité pour le surlendemain à une promenade sur le *Thistle* qui était amarré à Menton cette année-là; je risquai un pantalon blanc et un veston bleu pour faire oublier la redingote et le chapeau haut de forme; le déjeuner fut gai, le sans-gêne de l'amiral Duperré, ses plaisanteries que je trouvais très osées, son aspect de loup-de-mer dans un roman de Stevenson, son œil qui semblait guetter de loin un grain à l'horizon, mais qui en réalité captait simplement les potins, la façon qu'il avait de dire quelquefois *Maman* quand il parlait de l'Impératrice au docteur Scott, mettaient une certaine animation, et je me souviens qu'à un moment où l'Impératrice, dans le courant de la journée, remonta sur le pont, alors que ses yeux seuls et le haut de son visage, à demi voilés par une gaze violette qui entourait son paillason noir, apparurent sur l'escalier, j'eus un instant la vision de ce qu'elle avait pu être autrefois. Quand nous arrivâmes à San-Mauricio et qu'il fallut revenir, la fin de la journée fut gâtée pour moi, je me sentais déjà triste à l'idée de quitter bientôt l'Impératrice, j'avais espéré qu'on irait jusqu'à Gênes, qu'on oublierait l'heure, ou même qu'on se perdrait, enfin toutes les chimères enfantines qui vous poursuivent encore à cet âge-là...

...La veille de notre départ, j'allai prendre congé de l'Impératrice qui me dit : « Il faudra venir nous voir cet été en Angleterre; vous correspondrez pour les dates avec M^{me} X... Vous connaissez mon adresse? Farnborough Hill, Farnboro'Hants... » Une seconde fois, elle répéta plus distinctement encore : « Farnborough Hill, Farnboro'Hants. » J'ai toujours gardé le son de ces mots, dits par elle...

L'été suivant, se trouvant dans le Berkshire, chez des

amis de ma mère, Sir Walter Palmer, le grand biscuitier, et lady Walter, charmante égérie de George Meredith qui l'appelait « Queen Jean », l'Impératrice voulut bien se souvenir de moi, ainsi qu'en témoignent ces fragments d'une lettre :

Ma chère petite Maman,

...Figure-toi qu'hier matin j'ai reçu une lettre de M^{me} X... me disant que l'Impératrice était revenue de son voyage en yacht et désirait me voir au thé le plus tôt possible. Queen Jean très « excited » m'a dit que je devais y aller tout de suite, on a mis à ma disposition la plus jolie des deux « carts », fait mettre au cocher sa « belle » livrée avec chapeau à cocarde et je suis arrivé à cinq heures à Farnborough, par un trajet vert, et pas trop long. A un certain moment, on a quitté la route de Windsor et l'on est entré dans un grand parc qui monte; immenses prairies et très beaux arbres : à un tournant d'allée l'on aperçoit la maison très nombreuse et variée, avec beaucoup de toits pointus (1860 peut-être); le timbre de la porte d'entrée (sous un auvent) fait un bruit retentissant. De loin, on voit une autre colline avec une église dans une légère brume.

L'Impératrice m'a tout de suite reçu, quoique enrhumée. Merveilleusement bonne, pareille à ce qu'elle était ce printemps au Cap Martin et m'a dit : « Vous savez que vous m'avez promis de venir. Je vous attends après-demain vers six heures. »

Naturellement j'ai accepté avec reconnaissance et joie, puis l'Impératrice, pendant le thé, m'a demandé de tes nouvelles, nous avons parlé de Primoli, de M^{me} de Casa-Fuerte, enfin S. M. a craint que je ne rentre en retard à Frogmal et m'a congédié. Comme je partais, M^{me} X... m'a rappelé : « S. M. demande si vous amenez un valet de chambre? » — S'il le faut, Mademoiselle, naturellement. (J. m'avait déjà proposé de mettre à ma disposition un des valets de pied de Frogmal) — Oh!

non! non! a dit alors M^{me} X..., S.M. préfère de beaucoup quand un garçon n'amène personne. » Je n'ai rien vu, sauf le *Décameron* de Winterhalter dans un vestibule d'entrée très vaste et impérial...

... P.-S. — Envoie-moi, s'il te plaît, trois cartes postales de la maison. L'Impératrice, qui s'intéresse à tout, désire la voir. Dès que tu auras ce mot, donne-moi vite de tes nouvelles, Farnborough Hill, Farnboro'Hants.

De ce premier séjour chez l'Impératrice, ainsi que des séjours qui suivirent pendant quelques années, je ne donne que des fragments de lettres, ceux qui font voir l'Impératrice et sa demeure, le reste se trouvant annihilé par ma trop grande jeunesse et beaucoup d'enfantillages.



... Il y a ici les Eugène Murat et M. Pietri que je ne connaissais pas, qui ressemble un peu à l'oncle Ernest Daudet.

Farn. est un bel endroit (ancienne maison d'un éditeur), très agrandi par l'Impératrice. Immense galerie où donnent le grand salon et beaucoup de salons où je me perds encore, immense salle à manger avec merveilleux Gobelins (Don Quichotte). Excellent dîner. Deux Anglaises et un Anglais du voisinage ont dîné, un Mr. B. et une charmante demoiselle, sœur de Mrs. Hippsley de ce printemps au Cap. L'Impératrice a dit en me présentant : « Le fils de notre grand écrivain. » Elle a le soir une robe noire garnie de gaze noire, boa de plumes noires, longue traîne, décolletage recouvert de tulle blanc très fin, serre-col en strass et jais. Aucun bijou. Conversations entre voisins de table. J'étais très intimidé, naturellement, tu penses! Et ça devait se voir et ça m'intimidait doublement.

Livrée noire avec épaulettes. Vieux maître d'hôtel (Bristol) a été au service du Prince Impérial. Le valet

de chambre particulier de l'Impératrice, et trois valets de pied.

Après dîner, billard avec Eugène Murat; jouons aussi mal l'un que l'autre. A neuf heures trois quarts, rentrés au salon. L'Impératrice, dans un fauteuil qui fait chaise longue, parcourt les journaux et parle un peu pendant qu'on joue autour d'une grande table ronde avec lampe (« solitaire » avec billes de verre, cartes, etc.).

A propos de je ne sais quoi, l'Impératrice a raconté une impression de rêve, un jour qu'ayant voulu revoir St-Cloud avant la démolition finale, elle avait vu, poussant à côté d'un endroit où elle s'était si souvent tenue en costume d'apparat, un grand arbre qui, en dix-huit ou vingt ans, avait fait craquer le marbre d'une cheminée : « Je me demandais si c'était vraiment moi qui avais été Impératrice ». Le même jour, elle se trouvait au milieu de rosiers, pas taillés depuis cette époque, et sans savoir comment, s'est trouvée prise, enlacée, par les branches de ces rosiers redevenus sauvages, si bien qu'il fallut un gardien pour la délivrer comme si les arbres l'avaient reconnue. En racontant cela, elle semblait un peu émue.

Nous nous étions arrêtés de jouer pour écouter l'Impératrice et, nous voyant intéressés, Elle a continué, à propos de l'Empire, à expliquer toutes les difficultés du trône : « On m'a reproché d'être frivole et d'avoir trop aimé la toilette, mais c'est absurde, c'est ne pas se rendre compte du rôle qu'une souveraine a à jouer, comme une actrice, mais c'est plus difficile! La toilette fait partie de ce rôle : de quelle avarice ne m'aurait-on pas accusée si j'avais usé de vieilles petites robes?... C'est ce que je répondis à un bizarre Anglais, à Chislehurst, qui avait fait l'impossible pour être reçu et dont le premier mot fut : « Pourquoi avez-vous été si frivole? »

Ma petite maman, je continuerai ce soir ou demain; j'entends S. M. qui monte pour la messe (la chapelle est au second étage, ma chambre aussi), et naturellement, il faut arriver avant Elle...

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS

HOMMES D'ÉTAT

LES BATISSEURS DE L'EUROPE MODERNE, par le Comte Sforza.	18. fr.
GHAZI MUSTAPHA KEMAL, par Dagobert von Mikusch	15. »
CLEMENCEAU, par Jean Ajalbert	15. »
DICTATEURS ET DICTATURES D'APRÈS- GUERRE, par le Comte Sforza	15. »
STALINE, par Essad Bey	15. »
SOUN IAT-SËNN, par Georges Soulié de Morant	15. »
KRASSINE, par sa Femme.	15. »
STRESEMANN, par Rudolf Olden	15. »
MÉMOIRES DU BARON VON DER LANCKEN.	15. »
MUSSOLINI, par Adolf Saager.. . . .	15. »

HOMMES ET FEMMES D'ACTION

MÉMOIRES D'UNE RÉVOLUTIONNAIRE, par Vera Figner.	15. »
RASPOUTINE, par Aron Simanovitch	15. »
AMUNDSEN, par lui-même	15. »
WILLIAM RANDOLF HEARST, par John K. Winkler	15. »
SÉVERINE, par Bernard Lecache	15. »
ROGER CASEMENT, par Denis Gwynn.. . . .	15. »
LAWRENCE ET LES ARABES, par Robert Graves.. . . .	15. »
ROCKEFELLER, par John K. Winkler.. . . .	15. »

ÉCRIVAINS ET ARTISTES

DOSTOÏEVSKI, par sa Femme.	18. »
OSCAR WILDE ET QUELQUES AUTRES, par Lord Alfred Douglas	15. »
CLAUDE DEBUSSY, par René Peter	15. »
SARAH BERNHARDT, par G. J. Geller.	15. »
LA PAVLOVA, par Walford Hyden	15. »
ZOLA, par Henri Barbusse.	15. »
H. G. WELLS, par Geoffrey West.. . . .	15. »